L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Le Gouverneur Sanders et la Commission des Levées.

A la dernière réunion de la Commission des Levées de la paroisse d'Orléans, le gouverneur Sanders, qui y assistait, a tenu à corriger une erreur que commet depuis déjà quelque temps la Commission en déposant ses fonds dans une banque de notre ville, alors que, selon la loi, ces fonds devraient être versés dans le Trésor de l'Etat.

Le gouverneur ne s'est pas montré sous les traits d'un censeur ; il n'a nullement été sévère dans ses observations à l'adresse de la Commission ; il a dit aux membres de celle-ci qu'il avait toujours insisté pour que les fonds des Commissions diverses de l'Etat fussent déposés dans les coffres de l'Etat parceque la loi constitue le Trésorier d'Etat le dépositaire de ces fonds.

Il n'a pas dissimulé sa surprise d'apprendre que la Commission avait fait choix de son propre agent fiscal ; qu'elle avait toujours déposé ses fonds dans la "Interstate Trust & Banking Company ; et il a demandé à la Commission si elle connaissait une loi qui l'autorisât à ainsi faire.

La parfaite honnêteté de la Commission n'est pas mise en doute ; ses comptes sont parfaitement tenus, a affirmé le chef de l'Exécutif ; mais l'erreur de la Commission est de ne pas garder ses fonds dans le Trésor de l'Etat.

M. Sanders explique sa conduite en la circonstance. Il dit qu'il a appris que les dépôts de la Commission dans le Trésor de l'Etat s'élèvent à $71,900 seulement, et que dans quelques jours, la somme de $80,000 sera nécessaire pour payer l'intérêt des bons ; il a donc supposé que la situation réclamait son attention parce qu'il se doutait qu'il y avait une erreur quelque part.

Les comptes de la Commission ont été examinés et trouvés corrects, ses fonds aussi ; et la banque où sont gardés ces fonds n'est pas considérée indigne de confiance. Tout ce que veut le gouverneur, c'est que la loi soit rigoureusement observée ; c'est-à-dire, que l'Etat soit seul dépositaire des fonds des Commissions d'Etat ; et que celles-ci retirent du Trésor de l'Etat toutes les sommes dont elles ont besoin.

Le relevé des comptes de la Commission des Levées de la paroisse d'Orléans a permis de constater que la Commission a à son crédit, à la Banque Interstate, $226,000, et qu'au 1er mai, elle aura $805,000 de plus, ce qui lui donnera un crédit de $1,071,000.

Comme nous le disons plus haut, le Gouverneur n'a voulu adresser aucun reproche amer à la Commission ; il s'est, au contraire, exprimé dans des termes qui devaient plutôt lui plaire ; aussi M. Jules Koenig et ses collègues se sont-ils rangés à l'avis du chef de l'Exécutif et se sont-ils montrés enclins à suivre son conseil. Ils ont reconnu que si les fonds de la Commission étaient déposés entre les mains du Trésorier d'Etat, ils n'auraient plus à en répondre.

Mais avant de prendre la moindre initiative, afin d'éviter de commettre une seconde erreur, ils ont convenu qu'ils consulteraient les avocats de la Commission. A ceux ci ils demanderont si la Commission a le droit légal ou non de contrôler ses propres fonds, de choisir un agent fiscal.

Le jeune Gwdyr au banquet royal.

Lord Gwdyr, dont on a annoncé récemment la mort à l'âge de quatre-vingt-dix neuf ans, et qui était le doyen des pairs d'Angleterre, aimait à conter un souvenir datant du couronnement de Georges IV.

C'était au banquet de Westminster Hall, sitôt après la cérémonie. La foule était énorme. Lord Gwdyr était assis à côté de Lady Elphinstone, femme du lord Chambellan, mais sans nul espoir d'approcher de la table et de se faire servir. Ni l'un ni l'autre n'avait rien mangé de toute la journée.

A la prière de lady Elphinstone, lord Gwydr fit un signe de détresse à son cousin, lord Prudhoe, aperçu au loin. Lord Prudhoe comprit. Sans hésiter, il trancha un jambon, enveloppa un morceau dans un papier et lança le paquet, d'une main sûre, par-dessus d'illustres têtes, à son jeune cousin. Les hauts fonctionnaires de la Cour contemplaient la scène d'un œil plutôt surpris....et le "cant" britannique, ce jour-là, reçut une atteinte.

Comment on s'alimentait trente siècles avant J.-C.

Un éminent déchiffreur des vieilles langues, M. l'abbé de Genouillac, vient de reconstituer, d'après des documents découverts dans une petite ville de Mésopotamie, la vie de peuples ayant existé environ trente siècles avant notre ère.

Ces documents étaient consignés sur des tablettes lenticulaires en terre cuite, que l'abbé de Genouillac a réussi à déchiffrer. Parmi les curieuses notes ainsi exhumées, nous trouvons les détails suivants sur l'alimentation des anciens peuples :

"La viande de boucherie, nous disent ces notes, n'était pas rare sur leur table, bœuf ou veau, mouton, agneau, chèvre, lapin, volaille, non le poulet qu'ils ignoraient encore, mais l'oie, le pigeon, la tourterelle, le canard.

"Cela se servait dans des bols ou dans des plats creux, bouilli, rôti, avec ou sans sauce, par larges pièces qu'on attaquait à pleine bouche, d'une ardeur qui laissait peu de place à la propreté.

"Les légumes n'étaient ni variés, ni délicats : des fèves, des lentilles, des radis, des oignons, des concombres, des raves.

"Le poisson sortait ordinairement du fleuve ou des canaux, gras et mou ; mais l'embouchure de l'Euphrate n'était pas si éloignée qu'on ne se procurât fréquemment du poisson de mer.

"Comme les femmes broyaient le grain à la molette, la farine était remplie de poussière de pierre, quelque soin qu'on prît de la bluter, et le pain qu'on en fabriquait grichait sous la dent. Néanmoins, on en avait d'autant de sortes que chez nous, pain levé, pain azime, pain blanc, pain noir, pain à la graisse ou au beurre, pain au miel, pain au lait, et le reste.

"La datte fournissait un appoint constant, fraîche ou sèche, ou confite, et on lui adjoignait, suivant la saison, la grenade et la figue, la jujube ou le raisin.

"On arrosait cette chère pesante avec le vin de la vigne et celui du palmier, avec de la bière, de l'eau-de-vie de datte et des liqueurs formées de vin de datte et d'eau-de-vie de palmier mêlés en proportions diverses."

La Flotte Allemande

Chronique parisienne :

L'amirauté allemande a calculé qu'en 1912, l'Allemagne, les Etats-Unis et l'Autriche seront de taille à obliger l'Angleterre à renoncer au droit de prise sur les mers neutres qui est un reste de piraterie.

Pour arriver à ce but, la marine allemande, avec une ténacité digne d'admiration, grandit chaque jour. On a souvent retracé dans l'"Echo de Paris" son évolution. Mais les chiffres s'oublient vite et, pour comprendre la panique anglaise, il est bon de les rappeler encore une fois d'après les documents officiels.

En 1898, le Reichstag vota une loi sur la flotte qui prévoyait 19 cuirassés, 8 cuirassés côtiers, 12 grands croiseurs, 30 petits croiseurs.

En 1900, cette loi fut remplacée et la charte de la marine allemande fut créée. Elle prévoyait 38 cuirassés, 14 grands croiseurs, 38 petits croiseurs.

En 1906, une nouvelle augmentation fut votée et le nombre des grands croiseurs fut porté à 20.

Le coût des grands cuirassés avait passé dans l'intervalle de vingt millions de marks à quarante millions de marks. Il va s'élever pour les plus récents à cinquante millions de marks. Les grands croiseurs coûtent presque autant. Il n'y a d'ailleurs entre eux et les cuirassés que de très légères différences. Ils diffèrent surtout les uns des autres par le nom.

En 1914, la flotte allemande comptera vingt "dreadnought" de plus de 18,000 tonnes (quinze cuirassés, cinq croiseurs), dix cuirassés de plus de 13,200 tonnes, quatorze cuirassés de 10 à 12,000 tonnes, deux croiseurs de 11,600 tonnes, et six croiseurs de 8 à 10,000 tonnes.

Dans cinq ans, l'empereur possédera par conséquent les deux escadres doubles rêvées, une escadre très forte de grands croiseurs, auxquels s'ajoutera une flotte de torpilleurs et de petits croiseurs que les spécialistes estiment comme une des meilleures et peut-être la meilleure du monde entier.

Si l'on en croit les parlementaires les plus autorisés, on continuera en 1912 à mettre en chantier quatre grands cuirassés par an. Des raisons impérieuses y forcent l'Allemagne et sans parler de la situation politique, les grands chantiers font valoir qu'il est avantageux pour eux d'y être occupés d'une façon uniforme.

L'Allemagne marche par conséquent à pas de géant vers sa troisième double escadre. La loi de 1900 modifiée en 1906 sera soumise à une revision nouvelle, et en 1920 l'Allemagne pourra disposer de cinquante-deux grands cuirassés et de vingt et un grands croiseurs.

Le tableau suivant permettra de se rendre compte de l'effort géant de l'Allemagne :

Dépenses des marines en millions de marks

	Angl.	France	Allem.	E.-U.
1893...	291	203	81	128
1894...	359	219	79	135
1895...	405	214	86	123
1896...	456	212	92	116
1897...	456	209	111	147
1898...	521	232	126	249
1899...	544	258	145	270
1900...	624	298	157	237
1901...	641	275	195	256
1902...	646	239	205	287
1903...	734	251	210	349
1904...	753	250	216	410
1905...	681	255	233	421
1906...	650	260	252	429
1907...	641	250	278	416
1908...	659	255	330	515

Jusqu'en 1902, l'Angleterre a maintenu le principe des deux étendards.

En 1908, les dépenses navales de l'Allemagne et des Etats-Unis dépassent de 195 millions de marks les dépenses de l'Angleterre.

En 1911, d'après la loi sur la flotte, le budget de la marine allemande atteindra 470 millions de marks. En supposant que le budget des Etats-Unis reste stationnaire, l'Angleterre devra dépenser, en 1911, la somme de 1 100 millions de marks si elle veut demeurer fidèle à son principe.

Le "Vorwaerts", examinant cette situation, en conclut : "Comme l'Angleterre dépense autant pour son armée que l'Allemagne, il reste trois hypothèses à admettre :

"Ou bien l'Angleterre marchera vers la banqueroute, en négligeant, pour le Moloch de la marine et de l'armée, toutes les dépenses civilisatrices.

"Ou bien elle déclarera la guerre à l'Allemagne.

"Ou bien elle s'entendra avec elle.

"L'Angleterre a été assez raisonnable pour s'arrêter à ce dernier parti."

La reine Hélène à Messine.

D'une correspondance :

Les souveraines ont passé une des dernières journées à visiter Messine et les environs. Le roi, malgré la boue causée par les grandes pluies de ces derniers jours, a parcouru à pied tous les quartiers de la ville renaissante, salué respectueusement par la foule. Les uns lui présentaient des suppliques, les autres demandaient des secours, tous l'acclamaient. Victor-Emmanuel a visité ensuite les baraquements construits par le génie civil, diverses coopératives, et les Américains ; puis il s'est rendu en automobile dans les villages environnants.

La reine Hélène, de son côté, accompagnée du comte et de la comtesse Guicciardini et du duc Cito, a visité le nouveau village portant son nom. Construit par les marins du cuirassé "Regina-Elena", ce village se compose jusqu'à présent d'une centaine de baraques du même type, d'une église, d'un orphelinat, d'une école élémentaire pour garçons et filles ; un poste de pompiers sera bientôt prêt, ainsi qu'un hôpital de cinquante lits. La reine a été accueillie avec grand enthousiasme par les femmes, qui criaient : "Comme vous êtes bonne et belle !" La reine Hélène s'est intéressée spécialement aux femmes enceintes et a fait prendre leurs noms afin de leur envoyer des secours et des layettes. A l'hôpital, elle s'est entretenue avec chaque malade, à qui elle a remis cinquante francs, et elle a donné cent francs à chaque infirmier. Elle a aussi fait une grande distribution de machines à coudre et de vêtements. Ensuite elle s'est rendue avec le roi à l'orphelinat, où les enfants, vêtus d'habits marins et portant à la casquette l'inscription "Regina-Elena", ont chanté un chœur de circonstance et offert des fleurs.

AMUSEMENTS.

WHITE CITY.

CITÉ BLANCHE.

La popularité de la Cité Blanche augmente chaque jour grâce à l'excellent programme de vaudeville et aux nombreuses attractions offertes aux visiteurs.

A partir de lundi le programme de vaudeville sera entièrement changé ; la direction n'a rien négligé pour présenter des artistes qui ne le cèderont en rien à ceux de la semaine précédente.

Au premier rang il faut citer Signor Guille, un ténor, qui a une époque a fait partie de la troupe d'Adelina Patti.

La troupe Gary Owen présentera une comédie que l'on dit être des plus intéressantes.

Le programme sera complété par les frères Young, acrobates ; Bessie Babb, le baryton féminin ; Lydell et Butterworth, chanteurs et danseurs ; Trask et Gladden, chanteurs comiques.

Les danseurs de corde Granada et Fedora, sont engagés pour une autre semaine et paraîtront dans un acte entièrement nouveau.

Les personnes qui désirent se rendre à la Cité Blanche ont tout intérêt à prendre leurs billets à l'avance au magasin de musique Werlein, car celles qui ne sont pas munies de billets ont à payer une légère entrée à la porte de la Cité Blanche.

ORPHEUM.

On ne saurait désirer un programme de vaudeville plus varié et plus intéressant que celui qu'offre l'Orpheum cette semaine ; aussi y a-t-il beaucoup de monde aux deux représentations de chaque jour.

L'excellente exécution des divers numéros contribue aussi grandement au succès du populaire théâtre de la rue St Charles.

Il ne faut pas oublier le cinémotographe qui présente des vues nouvelles et variées et qui ajoute encore au succès de la représentation.

L'intervention des puissances européennes.

Londres, 21 avril—Une dépêche de Téhéran au Times, explique que l'intervention de la Grande Bretagne et de la Russie dans les affaires Persanes a été causée par la crainte que l'assemblée nationale à Tabriz n'eût l'intention d'organiser de concert avec les révolutionnaires une attaque contre les Européens étant sous l'impression que leur seule chance de salut était de faire intervenir les troupes Russes en sacrifiant les Européens.

L'Américain Baskerville a été tué dans une sortie nationaliste hardie mais inutile lundi.

Les ministres anglais et russe auront une autre entrevue avec le Shah pour lui faire voir à quelles conséquences sérieuses il s'expose en négligeant de suivre leurs avis.

Réduction de Prix.

Washington, 21 avril — Le Nicaragua considérant beaucoup trop élevés les prix qui existent sur une quantité d'articles dont on ne peut se passer, le president Zelaya a signifié son intention de réduire le tarif de 40 pour cent sur une liste d'objets qu'il prépare. Un avis à cet effet vient d'être reçu à Washington dans un rapport du vice-consul Claney, qui est à Bluefields.

CORRESPONDANCE.

Nous donnons très volontiers place dans nos colonnes à une lettre qui vient à l'appui de ce que nous avons dit ici bien des fois :

M. L'éditeur de l'ABEILLE de la Nouvelle Orléans
En ville.

Cher Monsieur :

Comme citoyen progressiste de la Nouvelle Orléans, j'ai lu avec plaisir dans les divers journaux de la ville que nous aurions une saison d'Opéra français l'hiver prochain commençant le 1er Novembre. J'ai été heureux d'apprendre aussi que M. Layolle avait déjà conclu des contrats avec quelques-uns des artistes principaux et que sous peu seront publiés les noms et les photographies de ces artistes.

La Nouvelle-Orléans, ce me semble, doit avoir un théâtre d'Opéra français l'hiver. Il nous attire de nombreux visiteurs et est le plus puissant attrait au Sud. Qu'il vienne un étranger dans notre ville, et bien vite il demande où se trouve le théâtre de l'Opéra français. Quand on le lui fait voir, il s'enquiert si une troupe y chante. L'hiver dernier le vieux temple de la rue Bourbon est resté dans les ténèbres, et nombre d'étrangers ont été désappointés de n'y pas entendre chanter l'Opéra français.

Je dois féliciter M. Layolle de son entreprise et souhaite sincèrement qu'il la mène à bien. La population de la grande métropole du Sud devrait encourager les efforts du vaillant impresario en s'abonnant au théâtre, en y retenant des loges où des sièges. Le théâtre est grand et il faut une forte somme d'argent pour mener à la Nouvelle Orléans une troupe de France.

Espérant que vous donnerez à ces lignes place dans votre estimable journal, je demeure,

E. J. LANNES,
Coin des rues Camp et Girod.

Les Alumni du Collège St-Aloysius.

Les amis nombreux des Alumni du Collège St-Aloysius apprendront avec plaisir que le 28 de ce mois, au théâtre Tulane, ceux-ci donneront une intéressante représentation théâtrale ; ils joueront une comédie en trois actes intitulée : "The Freshmen", comédie où l'auteur traite avec infiniment de bonheur un sujet fort amusant et très convenable pour une pièce de collège.

Les rôles en seront confiés à des jeunes gens qui se sont souvent fait applaudir en public et qui jouissent d'une popularité légitime.

Eu égard aux succès des Alumni dans le passé, les critiques les plus difficiles peuvent s'attendre à une interprétation parfaite du Freshmen, sous l'habile direction de M. San Remo Socola.

Le sénat confirme la nomination du général Behan.

Le Sénat des Etats-Unis a confirmé hier la nomination du général William J. Behan aux fonctions de directeur du Bureau de Poste de la Nouvelle-Orléans, en remplacement du capitaine Thomas J. Woodward, démissionnaire.

Il est probable que M. Behan entrera en fonction dans les premiers jours du mois de mai.

Gamin blessé.

A six heures hier soir Arthur Burry, âgé de 13 ans, demeurant rue Tchoupitoulas, 705, a été accidentellement blessé au corps alors qu'il essayait de descendre d'un convoi du Louisville et Nashville R.R., au pied de la rue Canal.

Il a été pansé par les étudiants en médecine.

BASE BALL.

New Orleans, 4 ; Memphis, 0.

OBSÈQUES DE Mme Vve Charles Laudumiey.

Les obsèques de Mme Vve. Charles Laudumiey ont été célébrées hier, au milieu d'un vaste concours de parents et d'amis.

Mme Laudumiey, par la naissance et par le mariage, appartenait aux familles les plus anciennes, les plus honorées du pays.

Fille d'Alfred Ducros et de Michaella De Armas, deux noms liés à l'histoire la plus reculée de la Louisiane, Mme Laudumiey avait été élevée au couvent des Ursulines. En premières noces, elle avait épousé un avocat bien connu M. V. Jorda, et en secondes noces, M. Charles Laudumiey. De son premier mariage, elle eut une fille, Mme Jno. B. Byrne ; de son second, deux fils et une fille : M. George Laudumiey, Mme Jno. V. Deléry et M. Fernand Laudumiey, tous lui survivent, ainsi que vingt petits enfants et cinq arrière-petits-enfants.

Mme Laudumiey est morte à l'âge de 77 ans, ayant mené une vie véritablement chrétienne, c'est-à-dire, une vie de tendresse et de dévouement, donnant dans ce foyer qu'elle s'était créé l'exemple de toutes les vertus.

Et si à son heure dernière elle éprouva un serrement de cœur de quitter cette terre, ce n'est pas qu'elle craignît le jugement de Celui qu'elle avait servi toujours avec fidélité ; mais parce qu'il lui fallait se séparer de ces êtres chers au milieu desquels elle vivait heureuse, douce floraison dont le parfum activait son affectivité, vivifiait les forces de son âme.

A cette très distinguée famille où nous comptons des amitiés qui nous sont précieuses, nous envoyons l'expression de notre sympathie la plus émue.

L'état du jeune Even.

Nous apprenons avec plaisir que l'état du jeune Silvestre Even dont nous avons raconté l'accident survenu mardi dernier dans la Bâtisse Perrin, s'améliore. Le jeune Even est le fils de M. Charles Even un homme que nous tenons en la plus respectueuse estime, et un des membres les mieux considérés de notre colonie française.

M. Even est pharmacien-chimiste ; il est domicilié à la Nouvelle-Orléans depuis nombre d'années, et a fait partie des Conseils de Direction de presque toutes les sociétés françaises de la ville ; il a même été 1er vice-président, en 1892, de la société française du 14 juillet.

Les amis nombreux de la famille Even se réjouiront avec elle du prompt rétablissement de ce fils qui a inspiré de si vives sympathies à la communauté entière.

Procès en dommages.

Le Dr Joel T. Chivers et sa femme de Rochelle, paroisse Grand, Lne., ont intenté hier devant la Cour Civile de District une action en dommages à la Western Union Telegraph Company à laquelle ils réclament une somme de $1,999,95.

Les demandeurs déclarent que le 26 avril 1908 leur fille Cora ayant été prise d'une indisposition subite, ils envoyèrent un télégramme au Dr Taylor, à Olla, une localité située 16 milles au sud de Rochelle, le priant d'accourir immédiatement pour donner des soins à la malade. La dépêche fut remise au bureau de télégraphe de Rochelle à 4:50 heures de l'après midi mais ne fut délivrée que plusieurs heures après à son destinataire, trop tard pour lui permettre de se rendre le jour même à Rochelle.

Dans l'intervalle l'état de Mlle Cora Chivers s'aggrava rapidement et le lendemain lorsque le docteur Taylor l'examina il reconnut qu'elle souffrait d'une attaque d'appendicite aiguë et conseilla son transport immédiat à la Nouvelle Orléans.

La jeune fille fut soumise à une opération dans un hôpital de cette ville, mais une péritonite se déclara et elle succomba la nuit suivante.

Les demandeurs déclarent que la vie de leur fille eut pu être sauvée si le télégramme avait été promptement remis au Dr Taylor, et prient le tribunal de condamner la compagnie de télégraphe, qui doit être tenue responsable de la négligence de ses employés, à des dommages de 1,999.95 dollars.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 19 Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIÈRE PARTIE

LE MOULIN DE FONT-COUVERTE

XV

(Suite.)

Et son propre trouble, encore plus que sa question éplorée, dénotait tout l'amour qu'elle lui portait.

—Non, je n'ai rien, fit Milou. J'ai marché un peu vite, voilà tout.

Il s'essuya le front, les tempes et les joues qui étaient mouillés de sueur.

Puis, après une pause :

—Ecoute, Mariette, j'ai à te parler ; comprends bien ce que je vais te dire, car c'est important.

Il la fit asseoir sur le lit ; la chambre était pauvrement meublée et il n'y avait qu'une chaise.

Il s'assit à côté d'elle et lui parla très bas, car on aurait pu entendre de la pièce voisine.

—Si, par hasard, demain ou après-demain on te demandait si j'ai passé la nuit auprès de toi, tu dirais oui, et si l'on te demandait l'heure à laquelle je suis arrivé, tu dirais :

"Il est venu vers les neuf heures ; je ne me rappelle pas bien exactement, mais enfin, je suis sûre que ce n'était guère plus d'une demi-heure après le coucher de mes maîtres....."

—As-tu bien compris ?

Et, pour plus de sûreté Milou lui fit deux fois la leçon.

Mariette avait d'ailleurs compris.

Ce que lui demandait Milou l'étonnait bien un peu, mais elle n'était pas habituée à réfléchir, ni à approfondir la raison des choses, et du moment que cela ferait plaisir à Milou, elle était heureuse de pouvoir lui être agréable.

—Oui, j'ai compris, lui dit-elle. Si l'on me demande ;

—Milou est-il venu ?

—Je dirai.... et elle répéta très exactement la leçon.

—C'est très bien, répliqua Milou. Et si l'on te pose une autre question, tu répondras d'une façon évasive, tu ne diras pas autre chose que ceci :

—Il est venu vers les neuf heures...

Complètement rassuré maintenant, oubliant la petite flamme aperçue dans les ruines, Milou se frotta les mains et murmura entre ses dents :

—Tout va bien, et comme cet empereur romain, dont je ne sais plus le nom, je peux me vanter de n'avoir pas perdu ma journée !

"Maintenant au dodo, car j'ai sommeil, ajouta-t-il à haute voix.

La pauvre Mariette, elle, n'avait pas sommeil.

Elle resta debout, plantée devant lui, sans faire un geste, ni un mouvement, le regardant quitter sa veste. Elle était ravissante dans son déshabillé de nuit, dans son attitude d'amante émue, en présence de l'aimé.

Mais Milou ne la regardait pas.

Alors l'amour, le sublime amour qui donne, dit-on, de la beauté aux laides et de l'esprit aux sottes, donna de l'audace à la timide Mariette.

Oui, malgré le ton bourru, et peu encourageant dont Milou lui avait parlé, malgré qu'il eût l'air un peu méchant ce soir-là, elle osa, s'étant approchée de lui, l'envelopper de ses beaux bras et lui dire, en mettant dans son étreinte, toute la passion qui débordait de son cœur :

—Oh ! Milou, comme je t'aime !.....

Il fut un peu surpris tout d'abord et voulut se dégager.

Car au fond, il n'avait pas envie de rire, ni de s'amuser ce soir-là.

Mais les préoccupations dont il n'avait pu se défendre pendant toute la journée, l'effroi qu'il avait ressenti quand, sa sinistre besogne accomplie, il avait cru apercevoir une petite flamme bleue danser dans les ruines du moulin, avaient surexcité sa sensibilité.

Au contact de Mariette, une réaction et une détente se produisirent en lui.

A son tour, il serra la jeune fille contre lui, puis brusquement il la couvrit de baisers.

Cette affection de femme avait réchauffé son cœur.

Il la prit dans ses bras avec une ardeur qui ravit la pauvre fille :

—Moi aussi, je t'aime bien, Mariette, et ce soir je te trouve plus jolie que jamais !

Et longtemps il lui prodigua les plus fougueuses caresses.

C'était le moment où, au moulin de Font-Couverte, l'œuvre criminelle s'accomplissait.

.....

Maintenant Milou dormait d'un lourd sommeil, troublé par de mauvais rêves. Sa respiration était haletante, et il murmurait des mots inintelligibles.

Mariette, couchée à ses côtés, heureuse comme elle ne l'avait jamais été ne dormait pas.

Elle l'écoutait dormir.

Tout à coup, elle entendit marcher de l'autre côté de la muraille ; elle perçut distinctement le bruit que fait une fenêtre qu'on ouvre, puis elle entendit des voix des gens qui parlaient.

Prise de peur, elle sauta brusquement du lit, alluma une allumette et une bougie.

Elle écouta : on parlait encore.

—Milou, Milou, dit-elle en secouant le dormeur.

Celui-ci se réveillant en sursaut, comme au milieu d'un cauchemar, se dressa sur le lit et, l'air effaré, les yeux démesurément agrandis :

—Qu'est-ce qu'il y a ?

Et ne voyant que Mariette, il s'écria avec humeur :

—Ah ! tu m'as fait peur ! Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi t'es-tu levée ?

—Je ne sais ce qui se passe à côté, mais j'ai entendu des voix.

—Tu es folle, fit Milou. Tu n'as rien entendu, tu as rêvé ! D'ailleurs, juges-en toi-même.

Et tous deux prêtèrent l'oreille.

Ils n'entendirent rien.

—Tu le vois bien, tu as rêvé, s'exclama brutalement Milou. Tu as cru.....

Mais il n'acheva pas : un bruit de porte qui s'ouvre venait d'arriver jusqu'à eux. Puis ils entendirent une voix crier :

—Je descends ; je vais voir ce qui se passe.

Milou et Mariette avaient reconnu la voix qui avait prononcé ces mots.

C'était celle du père Pascalet, le propriétaire de la ferme.

Mariette, affolée, craignant la venue de son maître, s'était sottement cachée derrière une armoire, sans songer seulement à mettre un jupon.

Milou, assis sur le lit, écoutait.

Le père Pascalet avait pris l'escalier : Milou l'entendit descendre. Ensuite une porte s'ouvrit, puis se referma violemment.

Maintenant le silence régnait de nouveau dans la maison.

Mariette n'osait pas bouger.

Milou réfléchissait.

—Diable, diable, se disait-il, cette sortie, au milieu de la nuit ne me dit rien qui vaille.....

"Enfin tâchons de savoir, nous aviserons ensuite.

Il appela Mariette à voix basse :

—Tu vas t'habiller, lui dit-il, et tu vas aller trouver la maîtresse. Tu lui diras que tu as entendu le fermier se lever et sortir et que cela t'a inquiétée. Moi-même je me cacherai dans le grenier à côté et j'y attendrai ton retour.

Milou et Mariette s'habillèrent sans bruit.

—Tâche de savoir, reviens le plus tôt possible, recommanda Milou avant de se réfugier dans le grenier voisin.

Quand il fut sorti, Mariette ouvrit la porte et se rendit chez sa maîtresse.

Elle y resta pendant dix ou douze minutes qui parurent bien longues à Milou. Il était très inquiet.

Dès qu'elle fut revenue dans la chambre et qu'elle eut refermé la porte, Mariette l'appela.

Lorsqu'il la vit pâle et bouleversée, son inquiétude redoubla.

—Eh bien, quoi ? demanda-t-il anxieusement.

—Un malheur terrible vient d'arriver, fit Mariette d'une voix oppressée.

"Mademoiselle Lise, la fille du docteur Richaud, et son cousin Albert Marise, se sont noyés au Moulin....

—Que dis-tu là ? interrompit Milou en lui saisissant la main d'un geste brusque et en la regardant avec des yeux qui effrayèrent la jeune fille.... Lise Richaud s'est noyée au moulin !...

—C'est ce que vient de m'apprendre la Pascaline.

Mais déjà Milou s'était ressaisi ; il lâcha le bras de la jeune fille et reprit d'un ton naturel :

—T'a-t-elle donné quelques détails ?

—Je ne sais pas, répondit